

La Maison-Dieu, 190, 1992, 7-24

Dom Denis HUERRE

UNE LITURGIE IMPRÉGNÉE PAR L'ÉCRITURE

LES pages qui suivent sont écrites par un moine, c'est-à-dire par un chrétien dont la particularité nous intéressant ici serait simplement d'être un pratiquant de la liturgie, mais dont la praxis est quotidienne, de jour et de nuit, au sein d'une communauté. Cela lui donne-t-il un minimum d'autorité pour intervenir ? Nullement s'il existait une liturgie monastique substantiellement différente de la liturgie du peuple de Dieu ; assurément oui si la liturgie célébrée par un moine, particulière sans doute, n'est pourtant qu'une manière parmi d'autres de prier au sein de l'Église, en communion donc avec tous les chrétiens.

D'un tel homme, on peut espérer qu'il parfait peu à peu sa condition, non pas de liturgiste, mais de liturge, qui est la sienne depuis son baptême, habilité qu'il a été dès la réception de ce sacrement à prendre part à la liturgie sacerdotale qui caractérise le peuple de Dieu. La profession religieuse, sans renouveler le baptême, l'aura aidé dans l'accomplissement de son service de chantre de Dieu en dépendance directe du

Christ, lui seul parfait et radicalement unique adorateur du Père au nom de l'humanité.

Inutile d'y insister longuement, la vie chrétienne, pour reprendre un mot de saint Benoît, est un « art spirituel » et, sans l'Esprit, elle ne s'expliquerait pas, ni la liturgie, acte central de cette vie chrétienne. Tout particulièrement, sans la mystérieuse action de l'Esprit, resterait sans véritable réponse la question ici posée et qui n'est pas pure affaire de sciences humaines ni de science biblique : quelle est la manière liturgique de se rapporter au texte biblique ?

Parce que là se trouvent le creux et la clé de l'énigme, disons-le tout de suite : ce transfert de parole biblique en parole liturgique ne peut se faire que sur le mode de Dieu, je veux dire sur le mode trinitaire, puisque la liturgie chrétienne est essentiellement la rencontre, permise aux croyants, du Père par le Fils dans l'Esprit Saint. Mais ce transfert, cette traduction liturgique de la parole biblique, ne pourra non plus se réaliser sinon à la manière humaine. Comment préciser une telle opération qui se situe sur deux plans, celui de Dieu, celui des hommes ? Qui en est l'acteur ? Comment appeler parole de Dieu ce qui se présente comme une parole d'homme ? Et que peuvent avoir en commun l'écrit et la parole alors que, une fois la liturgie achevée, la parole de Dieu, véritable « Sainte Réserve » elle aussi à sa manière, ne peut-on le dire, ne subsistera apparemment que sous et dans sa forme écrite ?

Liturgie et synergie

De ces deux mots, mots chrétiens sans nul doute, me semble venir une lumière. D'abord parce qu'ils contiennent l'un et l'autre le même mot grec « *ergon* », qui signifie une œuvre, un travail, un faire et que c'est bien de cela qu'il s'agit ici. Ensuite parce que, rapprochés, ils permettent de préciser les acteurs de ce faire.

Ces mots avaient avant l'ère chrétienne et ils ont encore, en dehors du christianisme, une signification utile à rappeler. Liturgie se disait d'un service public (*lèiton*), assumé librement par un citoyen au profit de la cité ou des dieux ; et, parce qu'il était public, ce service concernait le peuple dans son entier (le « *laos* », qui donnera « laïcat »). La liturgie chrétienne conserve ces deux notes complémentaires : elle est une action publique et elle est une action de tout le peuple chrétien, même s'il s'agit de la prière d'un isolé ou d'un interné limité dans sa liberté : il n'y a pas de liturgie sectaire ou secrète en christianisme, et parler de messe privée, ou de messe basse, par exemple, est ambigu, car la liturgie est toujours l'« *ergon* », l'œuvre de tout un peuple confessant sa foi. Ou, pour prendre cette fois des mots latins, elle est, selon saint Benoît, un « *opus Dei* », le travail que ce peuple, mystiquement rassemblé, fait pour Dieu.

Or, avant d'avoir cette signification, « *opus Dei* » désignait l'œuvre, non pas que l'homme fait pour Dieu, mais que Dieu fait pour l'homme et dans l'homme, action essentiellement spirituelle dans son principe mais action créatrice intéressant tout ce qui constitue l'humain de l'homme, disons le terrain même d'une conversion qui n'est pas une simple amélioration, mais une transfiguration.

Avec saint Paul, nous allons plus loin encore : cet « *opus* », ce travail que Dieu fait pour son peuple et celui que le peuple fait pour Dieu, doivent être appelés une synergie (*ergazomai sun*), un faire ensemble : elles sont une seule action. Le mot de synergie (co-opération, à partir du latin) est utilisé par Paul en I Co 3, 9 et en 2 Co 6, 1 : nous sommes les collaborateurs de Dieu, nous travaillons ensemble à l'œuvre de Dieu. Dans le contexte de la Lettre aux Corinthiens, le mot vise l'œuvre de l'évangélisation, du témoignage apostolique ; mais, au cœur de cette œuvre ecclésiale, précisera Vatican II, il y a la liturgie : la liturgie est totalement une synergie.

Ce mot, d'un usage peu fréquent, a beaucoup d'intérêt. La synergie musculaire est plaisamment évoquée par le dictionnaire Robert à propos du coup de poing du boxeur, « fleur suprême à l'éclosion de laquelle tout le corps a travaillé ». Saint Paul, qui utilise la synergie des différents membres du corps de l'homme pour suggérer l'unité du Corps du Christ, aurait pu facilement, écrivant aujourd'hui, évoquer la synergie médicamenteuse faisant surgir, par « effet additif », des potentialités encore en sommeil, ou, encore plus parlant, le « synergisme », terme déjà utilisé au 19^e siècle par les théologiens mais surtout par les physiciens du 20^e, quand ils constatent le « renforcement de l'action de deux substances par leur association, le synergisme [permettant] un effet global supérieur à la somme des effets isolés ». Il est audacieux mais possible de prendre appui sur ces expériences pour entrevoir quelque chose de deux actions, l'une divine et l'autre humaine, devenues une seule action liturgique et dont l'effet, qui n'est pas la somme des actes humains mis en œuvre, est celui que Dieu seul, coopérant principal, peut leur faire produire : la gloire de Dieu par la vie des hommes.

Et, puisque nous demandons volontiers aux mots de nous guider dans la compréhension d'une liturgie chrétienne qui, comme toutes les liturgies humaines, fera une place prépondérante aux mots parlés, pourquoi ne pas dire de cette liturgie qu'elle sera essentiellement « utile », « *utilis* » se disant justement non des actes humains comme tels, mais de ces actes devenus des actes sauveurs, tant dans la Règle de saint Benoît que dans la langue liturgique (cf. : « *ad utilitatem quoque nostram totiusque ecclesiae suae sanctae* »). Est utile non pas le plus commode, mais le plus en rapport avec le but cherché, le salut du monde. Est utile celui qui s'y consacre, est utile au premier chef le Christ qui ne cesse pas plus que son Père, dit-il, de travailler à ce salut des hommes. Est utile le moine qui, autre expression imagée de saint Benoît, demeure dans l'atelier de l'art spirituel, nom donné au cloître pour dire, sans le

dire, qu'il s'agit bien, dans cet atelier, d'une synergie, d'une coopération avec l'Esprit de Dieu dans l'espérance d'un salut qui, très personnel évidemment, n'est jamais individuel.

Travailler avec Dieu. Telle est donc la tâche du liturge chrétien. Travailler, ce qui signifie, d'une expression traversant toute la Bible, être avec celui qui est avec l'homme. Être avec, parler avec, s'entretenir pour demeurer avec Dieu et, par la vertu de cette même énergie divine qu'est l'Esprit répandu dans le cœur des hommes, faire ce qu'Il fait, lui le premier, quand Il sauve l'homme.

Ayant évoqué les partenaires de l'acte liturgique, nous pouvons espérer donner un sens convenable à cette mystérieuse synergie liturgique en disant qu'elle procède par imprégnation et par répétition, spécialement, mais non uniquement, quand il s'agit pour elle d'être le lieu où une parole, devenue écriture, redevient parole qui sauve pour ceux qui l'écoutent dans la foi.

Liturgie d'imprégnation

L'imprégnation chrétienne est totale, elle est participation à l'onction qui définit le Christ-messie. Onction constitutive de son être humain, depuis sa conception jusqu'à son ascension à la droite de Dieu, de son baptême (« L'Esprit descendit sur Jésus ») et (épisode faisant directement suite à ce baptême) de sa prise de parole à la synagogue de Nazareth (« L'esprit du Seigneur est sur moi parce qu'il m'a oint », Lc 4, 18) jusqu'à son exultation « sous l'action du Saint Esprit » (Lc 10, 21) parce que le Père avait révélé « cela » aux petits, et jusqu'à la Transfiguration (« Il est mon bien-aimé, écoutez-le »), ou encore à sa prière tant à Gethsémani que sur la croix. Les Actes des Apôtres résument tout en une phrase : « Dieu a oint de l'Esprit Saint et de puissance Jésus de Nazareth » (Ac 10, 33) : totalement imprégné de la Présence de Dieu, Jésus est

à lui seul déjà la parfaite liturgie de l'humanité. La synergie dont nous parlions est déjà réalisée en lui.

Elle ne le sera que progressivement dans tous et chacun des membres de cette humanité, car ils ne deviennent chrétiens que lentement, à longueur de siècles, à longueur de jours. Pour dire ce mouvement migratoire qui caractérise le genre humain dans le temps et la dispersion, les chrétiens usent de termes précis : il s'agit de syn-ode (faire route ensemble), de con-venir (aller ensemble) et, grâce à ces déplacements, de se constituer en syn-agogue, en convent (avec des mots connexes tels que vie conventuelle, assemblées dites « Convention », etc.). Ainsi le devenir juif ou chrétien se définira comme une route (la « Voie », diront les premiers chrétiens et encore saint Benoît) en vue d'une réunion, laquelle décompte ses chiffres : dix, selon les juifs, deux ou trois, selon Jésus, réunion dont l'élément unificateur, ici comme là, est Dieu lui-même sous forme de Parole, saint Jean dira : par son Verbe. En cela la Liturgie résume, en la signifiant, toute la vie de l'humanité faisant corps avec Dieu par l'opération de sa Parole.

Par l'effet de sa Parole, disons-nous, et non par celui des Écritures consignnant ces paroles de Dieu, car l'écriture aussi soigneusement conservée soit-elle, de soi n'est que lettre morte, sans doute respectée et même devenue matière d'un Musée de la Bible, mais inefficace tant qu'elle ne redevient pas une parole vivante, ce qui s'opère spécialement dans la liturgie quand, prêtre ou laïc, homme ou femme, quelqu'un, lisant à haute voix et mandaté pour le faire, permet l'acte élémentaire et indispensable pour qu'il y ait liturgie, et qui est l'acte d'écouter et pas seulement d'entendre.

Écouter est donc plus qu'entendre ? Écouter dit une attention prêtée qui est le commencement de l'imprégnation. Si l'esprit comprend (entendre a souvent ce sens de comprendre), le cœur accueille et conserve, il

symbolise justement l'intimité humaine atteinte dans et par des paroles adressées, écoutées.

Parler, écouter. Réfléchissons successivement à ces deux actes liturgiques essentiels : l'acte du chrétien-liturge parlant, et l'acte du chrétien-liturge écoutant. Dans les deux cas, à partir du Livre des Écritures, s'entend une Parole qui n'est plus seulement la parole du parlant, mais celle de Dieu, d'une part, et, de l'autre, celle du Corps du Christ, l'Église appelée, écoutant et répondant.

Lire, acte du liturge-parlant

L'imprégnation du liturge écoutant va beaucoup dépendre, au cours de l'acte liturgique, de l'imprégnation du parlant, du lecteur. A lecture superficielle, écoute distraite et à lecture imprégnée, écoute éveillée. Je parle de lecture, non de chant et la chose est connue : il est plus difficile de lire un texte que de le chanter, comme si, dans la lecture, la voix se trouvant sans artifice, le lecteur se voyait, s'entendait comme réduit à lui-même, à ce qu'il est, c'est-à-dire soit un être habité, soit un être déserté par la présence de celui que sa lecture doit rendre présent. Lire est un art et non pas seulement une technique ou une science, lire est difficile, surtout si, cherchant à s'effacer mais se trompant de moyen, le lecteur, dépersonnalisé et étranger à lui-même, s'en remet au prétendu ton de circonstance et aux ritournelles qui, invariables, vont le dénaturer toujours plus, lui-même et ce qu'il lit.

L'imprégnation par le texte à lire est préalable à la lecture. Elle a pour condition la vérité de l'être du lecteur rejoignant celle du texte à lire et ne s'improvise donc pas. Elle suppose une purification intérieure et une liberté à l'égard des contraintes imposées par l'auditoire ; elle est le fruit d'une familiarité lentement acquise avec la parole de Dieu, au point que celle-ci, sans cesser d'être la parole de Dieu, devienne la propre parole du lecteur exprimant son être intime.

On ne peut que s'enchanter des progrès constatés dans les deux domaines connexes de la liturgie et des sciences bibliques, et, plus précisément, à propos des Écritures, de la meilleure intelligence de leur sens grâce aux exégètes, d'une part, et, de l'autre, de leur meilleure utilisation par l'assemblée des fidèles grâce aux liturgistes, comme si, d'instinct, les chrétiens retrouvaient une aisance (jadis perdue ? certains le pensent) pour aller de l'Écrit à la Parole.

Les juifs aimaient à ce point la Parole de Dieu qu'ils la plaçaient partout, sur les linteaux des portes, sur leur front, entre les yeux, aux bras, partout. Des techniques de mémorisation nous aident nous aussi à ne pas oublier cette Parole. Nous l'écrivons, nous voudrions l'écrire dans notre conscience, dans notre subconscient, voire dans notre inconscient, partout où nous sommes. Si mystérieux que soit le mode de cette présence, celle-ci est efficace et l'écrit n'est plus seulement écrit dans le livre des Écritures, il est en nous et affleure spontanément, nous surprenant nous-mêmes.

L'imprégnation biblique révèle une vie biblique, avec tous les sens que l'on peut donner à ces mots. Vie évangélique à la suite du Christ, vie dans l'Esprit, vie filiale, ou, pour tout résumer, vie trinitaire, certainement, mais aussi vie attentive à tout ce qui, dans les sciences religieuses ou profanes, s'attache à éclaircir les mystérieuses activités de la parole ou de l'écrit. Pas plus qu'il ne dédaigne les techniques de l'élocution, de l'articulation et, au meilleur sens, celles de l'art oratoire, le liturge chrétien, soucieux de lire son texte en esprit et en vérité, ne négligera ce qui concerne l'histoire de ce texte, sa genèse, ni les recherches contemporaines sur les structures du langage à l'œuvre dans un texte, qu'il soit biblique ou non. Il n'y a pas si longtemps que F. de Saussure distinguait, et tout le monde depuis lors avec lui, langage et parole, ni que R. Barthes parlait de ce qui est du texte, bien que non dans le texte, ou des connexions entre le dit et le non-dit. P. Ricoeur et P. Beauchamp avec d'autres nous aident à

distinguer le « dire » et le « dit » ; et qui n'aura réfléchi à la désappropriation que subit le producteur d'une œuvre une fois celle-ci, par écrit ou par oral, devenue publique et révélant des sens cachés aux yeux comme à l'intention de l'artiste. Les multiples sens de l'Écriture trahissent d'autant moins cette Écriture qu'ils étaient dans l'intention de Dieu inspirant l'auteur que nous disons sacré pour cela mais qui pouvait bien ne pas savoir jusqu'où allait son texte ou sa parole prophétique. Les différents sens de l'Écriture en montrent seulement la vitalité inépuisable et sa nécessaire interprétation à la suite de Jésus qui, à Emmaüs, expliquait (ce qui veut dire déplier, défaire les plis de) la Loi et les Prophètes, lesquels parlaient de lui, Jésus, sans pourtant en parler. Emmaüs était une liturgie du peuple chrétien présent en entier déjà, dans ces deux hommes, marcheurs réunis par le Christ, peuple qui va « de lumière en lumière » jusqu'à Dieu, par le Christ, dans l'Esprit. Et d'Emmaüs, ne peut-on dire que s'y manifeste l'achèvement d'une imprégnation inaugurée avant la Pâque ?

Écouter, acte du liturge-écoutant

C'est le moment d'évoquer Béthanie et la remarque du Christ sur la seule chose nécessaire, l'écoute de la Parole par le disciple, comme si Jésus, en cette circonstance, se manifestait essentiellement comme Parole de Dieu. Marie de Béthanie est absorbée, imprégnée de cette parole vivante. Marthe n'est pas, ici, le type du disciple parfait qui, dans le judaïsme et à Béthanie, s'exprime par un « être assis aux pieds de », ce qui, nouveauté évangélique, est possible non seulement à l'homme mais tout autant à la femme : l'un et l'autre sont disciples. Relisant la « Perle brillante », il me semblait y retrouver la scène de Béthanie à propos des distinctions que propose Van Ruusbroec entre « le serviteur confiant », « l'ami secret », et « le fils caché ». Si le serviteur confiant fait tout pour Dieu, si l'ami

secret est heureux en Dieu ; si Marthe peut évoquer le premier et Marie le second, seul le Christ est le fils et là est la perfection unique d'une écoute qui n'est pas momentanée mais de toujours à toujours.

La liturgie chrétienne est d'abord écoute. Écouter, acte humain parmi les plus difficiles, acte liturgique, éminemment réalisé dans l'assemblée du peuple de Dieu. Acte complexe permettant l'imprégnation personnelle de chacun des membres et dont l'évocation d'autres cas d'imprégnation permet de mieux comprendre l'originalité : imprégnation des fibres du bois par procédés chimiques afin de les rendre inattaquables. Imprégnation du corps de la femme par la semence humaine, la femme devenant elle-même prégnante et mère. Ici, imprégnation de l'être humain par l'Esprit de Dieu qui, par la parole, à la fois glaive et semence (expressions de saint Paul) fait de l'homme sa demeure (son temple) de façon si parfaite qu'il est parlé, à propos de la grâce divine donnée à l'homme, de l'inhabitation de Dieu au plus intime de l'être humain, en ce lieu qui qualifie chaque personne et où nulle créature, angélique ou humaine, ne pourra jamais pénétrer.

L'accueil de la Parole-semence est donc essentiel à la vie chrétienne. Pénétrant l'esprit du croyant, la Parole le fend jusqu'à la moelle, l'ouvre à la présence de Dieu venu convertir le faux-moi qu'était l'homme replié sur lui-même en un vrai-moi (certains préfèrent dire que le « moi » est alors converti en un « je ») capable de relation. Accueillir en ce sens, c'est d'abord écouter. C'est sortir du sommeil, dit saint Benoît reprenant le langage des psaumes, sortir de l'inattention ou de l'ennui, se réveiller et revivre.

De ce chrétien-écoutant, nous disons qu'il est, dans la liturgie, un liturge-écoutant, très activement écoutant et pas seulement entendant. Précisons, avec l'Évangile et saint Benoît encore, qu'il est simplement alors le disciple dans sa situation élémentaire, celle de l'enfant qui apprend. Se démarquant de règles monastiques

qu'il utilise comme sources, mais qui, à force de parler de monastère comme d'une école, n'échappaient pas au risque d'infantilisation du moine, Benoît garde une seule, mais magnifique référence à ce thème pour dire du moine que, dans le monastère, il ne cessera pas d'apprendre à servir Dieu. C'est bien rejoindre l'Évangile soulignant la vertu de l'ingénuité pour pénétrer des choses, celles de Dieu, qui, d'elles-mêmes, sont impénétrables. Mais cette écoute qui imprègne de nouveau le chrétien est très dépendante, comme dans le cas du liturge-parlant, d'une imprégnation préalable.

A deux titres. A titre personnel, et l'ingénuité, qui n'est pas la puérilité, jouera son rôle moteur dans la formation du chrétien au véritable esprit critique indispensable pour discerner le vrai et le faux. Là encore, nous sommes dans la meilleure définition du chrétien, moins que jamais, aujourd'hui, dispensé d'être aussi intelligent qu'il le peut, croyant mais non crédule.

Mais à titre collectif tout autant, en ce sens que l'écoute de la Parole de Dieu acquiert une valeur privilégiée quand elle se situe dans la liturgie du Peuple chrétien dont il est bien connu qu'il possède un « *sensus* », « *sensus ecclesiae* » d'une telle importance que *Dei Verbum*, s'y référant implicitement, dira, à son n° 8, que dans l'Église « la perception des choses aussi bien que des paroles transmises s'accroît, soit par la contemplation et l'étude des croyants qui les méditent en leur cœur (cf. Lc 2, 19 et 51), soit par l'intelligence intérieure qu'ils éprouvent des choses spirituelles, soit par la prédication de ceux qui, avec la succession épiscopale, reçoivent un charisme certain de vérité », perception, contemplation, étude, intelligence intérieure, prédication formant entre tous les baptisés, pasteurs et fidèles, ce que *Dei Verbum* 10 appelle une « singulière unité d'esprit » (*singularis conspiratio*).

Écouter en esprit et en vérité, est donc l'acte conjugué d'une parole vraie, d'un *sensus ecclesiae* à la fois préalable à cette parole et entretenu par elle, dans un effort soutenu par toute l'Église « vers la plénitude de

la divine vérité jusqu'à ce que soient accomplies en elle les paroles de Dieu » (*Dei Verbum* 8).

De la liturgie qui s'est faite confessante grâce à l'Écriture redevenue Parole vivante quand elle est dite et écoutée, essayons de dire maintenant comment elle est, inséparablement, pratiquante et peut, paradoxalement, se définir par la répétition.

Une liturgie de répétition ?

Ce que le Christ a accompli une fois pour toutes ne saurait se répéter. L'office liturgique, qu'il s'agisse de la célébration eucharistique ou de la Liturgie des Heures, rejoint un Christ glorifié qui ne saurait refaire sa Pâque. La messe rend présente cette Pâque, elle ne la répète pas et la prière chrétienne, quelle que soit sa forme, n'est jamais qu'une participation à une Prière permanente et déjà parfaitement exaucée : prier, c'est entrer dans cette prière du Christ.

Une répétition de croissance

Mais en tant que le croyant n'est qu'un homme qui chemine, il va procéder par répétition. Et le mot, d'ailleurs, n'est pas aussi pauvre qu'il y paraît. Pour des raisons humaines fondamentales, la répétition est la condition de la croissance et cela se vérifie dès l'aurore de la parole, quand l'*infans*, procédant par babillage (le be-be-), papotage (pa-pa-pa) et bavardage (baver), entre dans le processus du langage qui fait toute la différence entre une série de sons (pa-pa-pa) et un mot (papa), remarque Lévi-Strauss¹. On en dirait autant de la marche, lente libération d'un pas, puis d'un autre, et d'un autre encore, avant d'être une longue marche, une vie qui va. Répétition et nouveauté

1. Claude Lévi-Strauss, *Le Cru et le Cuit*, Paris, 1964.

sont inséparables dans le souffle lui-même et, finalement, la Liturgie sera faite de tout cela : la marche d'un Peuple qui implore ou qui loue Dieu avec les propres mots de Dieu, qui respire avec Dieu puisque Dieu l'accompagne dans l'effort de cette marche souvent pénible.

La répétition est partout dans la liturgie. Et d'abord parce qu'elle fait une référence continuelle aux Écritures, au texte lui-même qui, tout expliqué soit-il par les homélies ou lectures dites patristiques, est répété, relu continuellement. Évoquons saint Benoît prévoyant la nécessité d'abrégé une liturgie ; ce ne pourrait jamais, précise-t-il, être au dépens des lectures bibliques, des psaumes en particulier. En faisant de la lecture continue de l'Écriture une règle liturgique, Vatican II reprenait une habitude par malheur perdue, même si des communautés monastiques (et là encore avec de nombreuses exceptions) demeuraient fidèles à cette lecture intégrale bien qu'en dehors de la Liturgie. N'avons-nous pas ici une mentalité chrétienne présidant à la vie, non seulement des moines mais de tous les baptisés : dans un monastère, les divers lieux ont, tous, une égale et mutuelle importance. Dieu est partout et pas seulement dans l'oratoire. *Refectorium, dormitorium, scriptorium*, tout lieu est celui d'un Dieu qu'il faut chercher sans cesse, quoi qu'on fasse et fût-ce en dormant. Partout se répète la parole de Dieu, par lecture ou par mémoire, la répétition étant une des fonctions de la charité ardente. Cela est-il vrai de notre époque technicienne dont les procédés et les équipements s'imposent au moine comme à tout autre ? Oui, car les conditions de la vie ne suffisent jamais à définir la vie elle-même qui, pour un chrétien, consiste à demeurer avec Dieu et en Dieu.

Répéter ne signifie pas reprendre, et nous connaissons la distinction de saint Ignace qui veut qu'à certains moments des Exercices on répète et qu'à d'autres on reprenne. La répétition est la recherche poursuivie ; le priant scrute alors le sens de l'Écriture. La reprise est

comme une synthèse achevée de ce qu'aura fait affleurer la pétition et sa répétition.

Pas davantage répéter ne signifie bavarder. Si l'enfant bavarde comme on fait des gammes et pour apprendre, l'adulte, s'il bavarde, brasse de l'air en vain ; et Benoît, reprenant le conseil de saint Augustin, avertit d'éviter le « *multiloquium* » dans la prière. Loin de rapprocher de Dieu, cette multiplication de paroles en distrait et fait écran. Sans allusion à saint Benoît, mais plutôt à la mentalité chrétienne de toujours, Vatican II demande à la liturgie d'honorer le silence, ces silences donnant au lecteur et à l'écoutant la possibilité d'être réellement des liturges et pas seulement des figurants ayant consommé mais non assimilé telle quantité de paroles qu'il aurait fallu dire.

Une répétition sélective

Autre sera la sélection des textes en temps pascal, autre en temps d'avent. La lecture continue liturgique, et c'est le temps ordinaire, s'enrichit de répétitions de tels textes dont l'un des sens s'adaptera plus directement à l'époque ou au lieu de la célébration. Sans multiplier les exemples, nous savons la faveur qui entourait, au début de la Révolution de 1789, les Livres des Maccabées très aptes, pensèrent alors évêques et prêtres, à légitimer le patriotisme nouveau exigé par la situation². Dans les camps de prisonniers, la lecture des Prophètes devenait l'expression de l'espérance au cœur de l'angoisse. Le Père Marcelo de Barros Souza³ analyse la prière des Américains du Sud centrée sur la Croix et sur leur croix qui est essentiellement la

2. B. Plongeron et Danièle Menozzi, « La Bible des Révolutionnaires », dans Y. Belaval-D. Bourel, *Le Siècle des Lumières et la Bible*, (*La Bible de tous les temps*, 7), Paris, 1986, p. 687.

3. M. de Barros Souza, « La Prière des routes. Formes de prière dans le catholicisme populaire latino-américain », *Concilium* 229, 1990, p. 111-122.

dépossession de leurs terres, prière qui fait grande place aux processions, au martèlement du sol. La liturgie chrétienne ne peut être qu'humainement terrestre, ou bien perdrait son sens la prière de base, le *Notre-Père*.

Sans insister davantage sur le caractère adapté des textes retenus pour telle célébration, je voudrais relever un autre caractère du passage du texte biblique à la parole liturgique. Si la liturgie fait un usage si constant de la répétition, n'est-ce pas pour parvenir à mieux dire l'indicible ? Nous toucherions là au caractère proprement mystique de la vie chrétienne en tant que recherche jamais achevée d'un Dieu qui se donne, qui se livre à nous, sans que jamais il ne soit notre possession. On se répète comme on réclame. On se répète en simplifiant au maximum son appel.

Ce n'est pas parce qu'il est sot que le peuple de Dieu, comme tout peuple d'ailleurs, procède ainsi, mais parce qu'il est convaincu de la force de la répétition, et qu'il y a des appels irrésistibles. Mais cela vient après une lente éducation qui passe par l'écoute longue d'une parole abondante, celle contenue dans le Livre des Livres, si l'on peut se permettre ce superlatif pour la seule évidence que nul autre livre n'est aussi représenté que la Bible sur les catalogues des plus grandes bibliothèques.

Une répétition organisée

Ce livre multiforme accompagnera toutes les liturgies auxquelles participe le nouveau chrétien. Comme je le rappelais pour les différents lieux composant un monastère, on peut dire aussi que les différents genres d'écrits composant la Bible sont tous aussi importants en fait de présence de Dieu. Grâce à une telle diversité se produit un lent enchantement de l'écoutant, enchantement que des livres tels ceux de G. Bachelard (*La Poétique de la rêverie*) ou de S. Breton (*La Poétique du sensible*) nous aident à favoriser à notre tour au

cœur des assemblées liturgiques, afin que le parlant comme l'écoutant de ces liturgies soient réellement imprégnés, non pas seulement de merveilleux (et la Bible se sert comme naturellement de mythes antérieurs pour exprimer sa réponse propre aux questions permanentes des hommes), mais de l'inattendu par excellence que sont et la présence de l'Emmanuel parmi nous et la présence active de l'Esprit de Dieu, criant ou soupirant en nous (selon les jours) le nom de Dieu, Père.

Et voici que s'atteint le but de la Bible et de la Liturgie.

Tous ces textes entendus, plaisir et ennui mêlés comme il convient à un long parcours, convergeaient vers ce point d'eau vive où est donné de pouvoir, puis de savoir dire à Dieu : « Père ». Longuement ruminés (la rumination des mots de la Bible est une des « occupations » monastiques les plus constantes), mémorisés et capables de se citer, non pas *ad litteram* (cf. « Comme l'a dit l'Écriture » de Jn 7, 38 ou « l'Écriture dit » de Jc 4, 5), les textes bibliques deviennent, en se résumant au maximum, l'expression de la foi, de l'espérance et de l'amour. Saint Augustin, le premier peut-être, appelait « traits » (*jacula*, et l'on dira plus tard équivalement : oraisons jaculatoires), ces mots brefs jaillis spontanément et, qui, dans leur brièveté même, disent tout du croyant.

Comme le judaïsme, le christianisme a son formulaire usuel, répertoire élémentaire contenant l'essentiel. On sait l'importance du *Shéma Israël*, continuellement répété par les juifs, ou du *Cantique des cantiques*, chant de l'Alliance, relu en famille à chaque sabbat. Le christianisme, sans s'y référer explicitement, semble y faire écho dans le cantique de Marie (le *Magnificat*), mais c'est essentiellement par le *Notre-Père* qu'il célèbre cette alliance, réalisée en Jésus-Christ, entre la terre et le ciel (d'où l'hypothèse avancée que le *Notre-Père* a pu devenir une formule de célébration eucharistique).

D'autres formules ponctuent en permanence la liturgie chrétienne, telles les doxologies longues (le *gloria*

in excelsis) ou brèves, le *Gloria Patri et Filio et Spiritui sancto*, inspiré sans doute de Mt 28, 19 et préféré pour la nette égalité affirmée des trois Personnes à l'autre formulation : gloire au Père par le Fils dans l'Esprit, ces deux doxologies n'ayant d'ailleurs rien de contradictoire.

Plus brefs encore, des mots semblent eux aussi tout dire, tels *Amen*, ou *Alleluia*, ou *Miserere*, mots qui précisément contiennent si bien tout le mystère qu'ils sont utilisés en toute liturgie pour adorer, implorer, ou simplement ponctuer une marche banale qui ne contient pas tous les jours des événements soit horribles, soit gratifiants.

La répétition aura joué son rôle décanteur. On sait l'importance donnée au mot « organisation » en psychologie. La meilleure organisation exprime sa force et sa stabilité en des formes dont Piaget dit qu'elles sont bonnes quand elles sont « prégnantes » et qu'elles le sont en étant « simples, régulières, symétriques » (*Épistémologie des sciences de l'homme*, p. 164). Pour ne pas échapper aux conclusions (provisoires) des sciences de l'homme, la liturgie n'en est pas moins ce que j'ai essayé de rappeler : une synergie où l'action de Dieu est principale, capitale, et cela commande le choix des mots, des formules liturgiques : ils seront volontiers bibliques et cela se manifestera en particulier dans les expressions choisies pour la prière universelle.

Pour respirer Dieu

Au commencement de ces pages, je disais de la liturgie chrétienne qu'elle est trinitaire. Là est sa manière d'être et son mode d'opérer. Revenons à une telle perspective, biblique et liturgique.

Si la prière juive a pour centre le Nom innommable, le tétragramme imprononçable, le christianisme a pour centre, lui aussi, le nom de Dieu. Mais depuis Jésus de Nazareth, le « Seigneur » n'est plus le nom réservé à ce Dieu trois fois saint, il est aussi celui de Jésus-

Christ. Et ne pourrait-on pas résumer l'originalité du christianisme par ces deux mots, Père et Fils, qui dans l'Écriture expriment la relation entre Dieu et Jésus, eux inséparables dans leur commun Esprit ? La liturgie chrétienne ne serait-elle pas la reprise de ces mots, pour dire ce que Guillaume de Saint-Thierry, puis Jean de la Croix ont appelé non pas un culte, mais une commune respiration de l'homme et de Dieu ? Prier serait cela : respirer Dieu en Dieu (cf. *Cantique spirituel*, st. 38) et la prière pourrait se résumer dans ces mots continuellement repris : « Tu es mon Fils. Tu es mon Père. »

Dom Denis HUERRE